Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 11 (1873)
Heft: 46

Artikel: IIIme lettre à une vieille femme
Autor: L.C.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-182441

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Parmi les chants nationaux figurent *Winkelried*, le *Serment du Grutli* et *Genève*. Le *Serment du Grutli* est un poème magnifique, plein de foi et de sentiment, mis en musique avec beaucoup de goût par Mme Ansaldi. Ce mélange du *Ranz des vaches* et du *Good Shave the queen* produit réellement un effet grandiose :

La nuit chante sa mélopée
Au rhythme grave, solennel;
Pâle avec des éclairs d'épée
L'étoile fleurit dans le ciel.
Pendant que la lune superbe,
Sur le Grütli pose sa gerbe
De blancs rayons.
Trois hommes au visage austère,
Au sommet du roc solitaire,
Font serment d'affranchir leur terre,
Des tyrans et de leurs bâillons,
Par Christ Messie,
Jurons avec fierté.
De rendre à l'Helvétie
Sa liberté.

On ne peut s'empêcher d'autre part de rapprocher ces quelques vers du discours prononcé par le Père Hyacinthe à l'occasion du Jeûne fédéral alors que l'éminent prédicateur disait « Par une nuit plus » illustre que le jour, dans une prairie solitaire, » au bord du plus merveilleux de vos lacs, à l'abri » des plus abrupts de vos rochers, trois monta- » gnards levèrent leurs mains vers le ciel étoilé, et » firent à Dieu l'un des plus magnifiques sèrments » qui aient consacré les lèvres humaines : Nous ju- » rons, dirent-ils, d'entreprendre et de supporter » tout en commun, de ne pas souffrir, mais aussi » de ne pas commettre d'injustice, de respecter les » droits et les propriétés de nos oppresseurs, mais » de nous opposer à leurs actions tyranniques. »

L'un comme l'autre, ces deux morceaux sont pleins de souffle vivifiant de la liberté et de la foi républicaine.

Winkelried est une magnifique ode lyrique dont le refrain excite l'enthousiasme :

C'est la grande et sainte bataille
Pour la Patrie et pour le toit.
Il faut des hommes de taille,
Winkelried, Winkelried, lève-toi!

Les chansons anti-cléricales et anti-monarchiques forment un répertoire beaucoup plus nombreux. Le *Pèlerinage des Allinges* y est décrit avec une grande fidélité :

Voici venir les marguilliers,
Les bedeaux, les chantres,
Les gros chanoines par milliers,
Les mains sur leurs ventres,
Les clercs destinés aux lutrins,
Les jésuites, les mandarins;
Puis vient la foule des serins.

M. Ansaldi a aussi été inspiré par l'eau de *Lourdes*, cette eau merveilleuse qui

Guérit tout au plus juste prix :
Aigreurs, pituites, gastralgies,
Relâchement des intestins,
Constipations, névralgies,
Diabète et douleur des reins,
Foie et vessie, asthme et muqueuse,
Pellicules, œils de perdrix.

Tous les jours, des compositions nouvelles sortent de la main exercée de ce chansonnier, qui, dans son genre, ne peut manquer de se faire un nom et d'obtenir une notable popularité.

IIIme lettre à une vieille femme.

Madame,

Au début de ma lettre, je me trouve sérieusement embarrassé. Je ne voudrais pas que les lectrices du *Conteur* pussent croire que je n'ai parlé des faiblesses masculines que pour avoir le droit de médire du beau sexe.

Aussi, est-ce sous vos vénérables auspices, Madame, que je veux, aujourd'hui, adresser la parole à mes sœurs.

Je ne traiterai qu'un point, — la toilette, — sujet aussi ancien que le péché, mais toujours nouveau pour les dames, et de jour en jour plus inquiétant pour les maris.

Et d'abord, votre jugement, Mesdames, sur la toilette me paraît complètement dévoyé. Autrefois vous aviez quelque estime pour la modestie et la simplicité, mais aujourd'hui, à quelques honorables exceptions près, vous avez banni ces deux vertus de votre code comme gênantes et ennuyeuses.

Il fut un temps où dans nos petites villes on savait le nom de toutes les élégantes, qui se recrutaient d'ordinaire dans une classe où l'on pouvait s'accorder un peu de luxe de toilette sans s'imposer de privations d'un autre côté. Maintenant, Madame, chacune de vous veut faire comme sa voisine et la distancer si possible. On veut arriver première à porter le dernier chapeau ou le dernier costume, quel que soit le prix de cette primeur.

La femme du plus mince employé veut boire à la même coupe de jouissances que la femme du rentier millionnaire. La même loi les régit : la mode ; le même besoin les pousse : paraître.

Paraître, toujours paraître, n'importe à quelles conditions, voilà la détestable maxime qui, chaque jour, fait de nouvelles victimes.

Le journal de modes, « que chaque famille doit avoir, » est étudié, médité, commenté plus et mieux qu'aucune autre publication ; Madame se renseigne afin de pouvoir discuter avec sa couturière et sa modiste, sur la valeur d'un biais ou d'un plissé ou sur la convenance d'étaler sur son chapeau de velours une plume blanche ou un camélia. De chiffres, point ; cela se comprend ; les chiffres sont de la vile prose qui enlaidit la vie.

Rien en effet ne la dépoétise autant, aux yeux du mari qui doit compter, qu'une note comme celle-ci :

Une forme de chapeau,	1 fr.	50
Velours et façon,	14 »	50
1 bouquet roses-mousse,	10 »	—
Total	26 »	—

Je dis vingt-six francs. Quand tout le reste est à l'avenant, allez un peu, Madame, demander à un

employé à 2,000 fr. comment il s'y prendra pour nouer les deux bouts? Et ne me dites pas que ce sont là des exceptions, des exagérations; non, et d'ailleurs vous en savez plus long que moi là-dessus.

La passion du volant tient du prodige. On se contente d'un d'abord, qui court timide le long du bas de la robe, puis petit à petit on s'enhardit et les volants vont s'étageant et bouillonnant jusqu'à la ceinture.

Là, le nœud de ruban joue un rôle prépondérant. La femme qui est censée se respecter ne s'habille plus sans cela. Quelquefois il est simple et n'ajoute rien à l'agrément de la toilette, tantôt il revêt des dimensions insensées qui en font un appendice ridicule.

Maintenant, Madame, convenez que c'est vraiment une chose étrange que ce que vous achetez sous le nom de chapeaux. C'est tout, sauf cela.

Si au moins une fois montés, ces affreux petits objets, garnis de crêpe ou de dentelles, agrémentés de plumes ou de fleurs, avaient quelque chose de posé, de comme il faut, mais pas du tout. Ils sont voyants, provoquants, quand ils ne sont pas effrontés. Ce dernier qualificatif n'est pas trop fort, si on l'applique à cette manière de chapeau de matelot qui couvre à peine le sinciput et donne cet air évaporé que vous savez.

Nous autres hommes qui sommes témoins et dupes de toutes ces aberrations, si nous essayons de protester, nous passons auprès des dames pour des êtres sans cœur, sans goût, ne comprenant pas notre siècle.

Dans notre propre intérieur, où nous devrions pourtant avoir notre mot à dire, si nous intervenons dans la toilette de nos épouses et de nos filles pour mettre un holà bien timide dans l'intérêt de l'équilibre du budget, vite nous sommes taxés de maris bourrus, de pères intraitables.

De gaîté de cœur, les mères de famille, au lieu d'inculquer à leurs filles des idées saines de modestie, semblent prendre à tâche de les en éloigner le plus possible. Au lieu de les habiller simplement, elles les parent comme des poupées de bazar.

Une mère à qui je faisais ce reproche-là me répondit:

« Mais, Monsieur, je fais tous ces vêtements moi-même, je taille ces tuniques, je plisse ces volants, j'ajuste ces nœuds, je chiffonne ces rubans; tout cela le soir quand ma petite famille dort et que mon mari est à son cercle. »

En vérité, Madame, lui répondis-je, vous êtes bien adroite, mais vous sentiriez-vous moins coupable si un jour vous arriviez à empoisonner vos enfants avec un poison préparé de vos propres mains?

C'est pourtant au moral ce que vous faites sans vous en douter.

Thermes de Lessus, 13 novembre 1873. L. C.

(*A suivre*).

Nous recevons la lettre suivante, au timbre de Berne:

Monsieur le rédacteur,

Votre dernier numéro contient un intéressant récit relatif au rassemblement de troupes, se terminant par un incident tragico-comique dans lequel je figure comme victime expiatoire, succombant sous les coups de gourdin. — Laissant de côté l'affaire de faussetés et de mensonges, je ne puis m'empêcher de constater une fois de plus qu'il est certaines questions qui ne se résolvent pas à coups de gourdin. — La preuve en est que je me porte comme un charme. Mon but n'est pas d'éterniser un incident tout à fait innocent, ni d'occuper vos lecteurs de mon infime personne, mais bien d'avertir celui qui m'a porté ce formidable coup de rondin, que je suis plein de vie, ce qui ne fait honneur ni à son adresse, ni à la valeur de ses biceps.

Agréez, Monsieur le rédacteur, l'expression de mes sentiments les plus empressés.

A. Meylan.

Si l'on parcourt le *Moniteur* français du mois de mars 1815, il est très curieux de voir les variantes sur lesquelles cet organe officiel donna les nouvelles relatives au retour de l'île d'Elbe.

Ce journal, qui, peu de temps auparavant, annonçait pompeusement les victoires du grand Napoléon, venait de passer au service de Louis XVIII et d'oublier le conquérant déchu. Voici donc comment le *Moniteur*, qui ne croyait guère au succès de l'entreprise de Napoléon, annonça successivement sa marche vers Paris:

— L'*ogre de Corse* vient de débarquer au Cap-Jouan.

— Le *tigre* est arrivé à Gap.

— Le *monstre* a couché à Grenoble.

— Le *tyran* a traversé Lyon.

— L'*usurpateur* a été vu à soixante lieues de la capitale.

— *Bonaparte* s'avance à grands pas, mais il n'entrera jamais dans Paris.

— *Napoléon* sera demain sous nos remparts.

— L'*empereur* est arrivé à Fontainebleau.

Puis, passant au ton tout à fait respectueux, le *Moniteur* donne cette dernière nouvelle:

— *Sa Majesté impériale et royale* a fait hier au soir son entrée à son château des Tuileries, au milieu de ses fidèles sujets!

Rien de plus charmant que cette gamme d'épithètes passant du dénigrement à l'adulation.

C'était à l'inauguration du chemin de fer d'Echallens. Tout le monde était en gaîté; on buvait le coup de l'étrier et la cloche appelait les invités pour le retour. On monta dans le train avec précipitation; les groupes se divisèrent, et plusieurs personnes qui s'étaient trouvées ensemble pour venir à Cheseaux furent dispersées dans divers wagons.

Deux amis de Romanel, entr'autres, qui ne s'étaient pas quittés d'une semelle, se perdirent com-